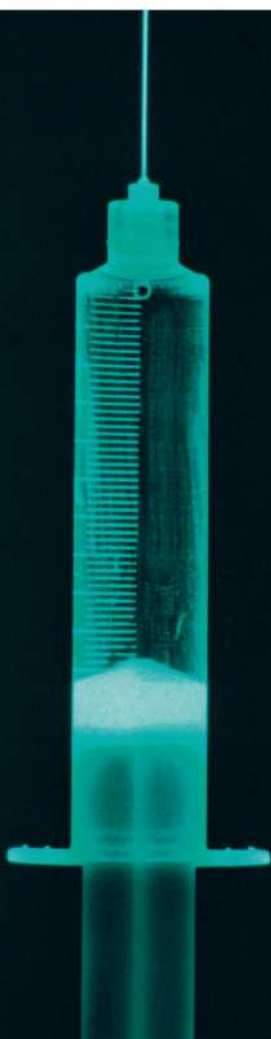


Mikhail
Boulgakov
Morphine



folio **2**€

Mikhaïl Boulgakov

Morphine

*Traduit du russe et annoté
par Jean-Louis Chavarot*

Gallimard

Cette nouvelle est extraite de *La Garde blanche – Nouvelles, récits, articles de variété* dans *Œuvres I*
(Bibliothèque de la Pléiade).

Titre original :

МОРФИЙ

© Éditions Gallimard, 1997.

Né à Kiev, alors en Russie, en 1891, Mikhaïl Boulgakov est le fils d'un professeur à l'Académie de théologie. Il suit des études de médecine et exerce comme médecin sur le front en 1916 puis dans un hôpital de campagne. À partir de 1920, il décide de se consacrer à l'écriture, et part pour Moscou en 1921. Pendant la NEP il collabore à diverses revues, comme *Goudok* (*Le Sifflet de locomotive*), *Nakanounié* (*À la veille*), et se fait bientôt connaître comme un des meilleurs représentants de la satire russe de cette époque, avec près de deux cents récits et nouvelles parmi lesquels *L'Île pourpre* (1924). Quelques récits d'un ton plus grave voient alors le jour, comme *Le Brasier du khan* (1924), *J'ai tué* (1926). Deux « grandes nouvelles » sont également publiées durant la NEP, *Endiablade* (1924) et *Les Œufs du Destin* (1925) ; le manuscrit d'une troisième « grande nouvelle », *Cœur de chien*, est confisqué par la police politique. Cette œuvre majeure ne paraîtra qu'en 1968, dans une revue russe d'Allemagne de l'Ouest. En 1926, *Les Jours des Tourbine*, l'adaptation théâtrale de son roman *La Garde blanche* sur la guerre civile en Ukraine, divise partisans et adversaires et sera jouée avec succès pendant plusieurs décennies à Moscou. Ses pièces suivantes sont interdites par la censure ou éreintées par la critique. Réduit au silence, Boulgakov demande l'autorisation de quitter l'URSS en 1930, mais il est nommé à un poste subalterne au Théâtre d'art de Moscou, qu'il quittera en 1936 pour devenir librettiste au Bolchoï. Il meurt le 10 mars

1940. Aujourd'hui, sa maison natale à Kiev est devenue un musée.

À sa mort, les conditions étaient réunies pour que naisse un mythe. Peu à peu sortirent de l'ombre des ouvrages dont la somme constitue le plus assourdissant démenti à toutes les formes de pessimisme : *Le Roman de monsieur de Molière*, publié vingt ans après sa mort, nous fait partager la passion de Boulgakov pour l'œuvre du dramaturge ; *Le Maître et Marguerite*, sans doute l'œuvre la plus connue de Boulgakov, roman écrit entre 1928 et 1940 et paru, avec des coupures, vingt-six ans plus tard, retrace la vie des Moscovites dans les années 1920-1930, bouleversée par l'apparition du diable... À mesure qu'elle sera révélée, l'œuvre de Boulgakov — instrument de la libération intérieure d'un écrivain isolé, muselé, persécuté — apparaîtra comme un acte de foi dans les plus hautes valeurs humaines.

Découvrez, lisez ou relisez les livres de Mikhaïl Boulgakov :

LE ROMAN DE MONSIEUR DE MOLIÈRE (Folio n° 2454)

LES ŒUFS DU DESTIN (Folio Bilingue n° 116)

ENDIABLADE (Folio 2 € n° 3962)

CARNETS D'UN JEUNE MÉDECIN (Folio Bilingue n° 175)

LE MAÎTRE ET MARGUERITE (Folio Classique n° 5213)

I

Les bons esprits l'ont relevé de longue date, le bonheur est comme la santé : lorsqu'il est là, on ne le remarque pas. Mais que passent les années, il vous revient en mémoire, et de quelle façon !

En ce qui me concerne, cela est clair à présent, j'ai été heureux en l'an 1917, l'hiver. Inoubliable année, tempétueuse, violente !

La tourmente à ses débuts m'avait saisi tel un bout de journal déchiré pour m'amener d'un hôpital de secteur perdu au chef-lieu du district. Ça ne va pas bien loin, me direz-vous, un chef-lieu de district¹ ? Mais

1. Trait autobiographique : médecin de formation, Boulgakov avait été chargé d'un hôpital rural de la

si, comme moi, vous vous êtes morfondu au milieu des neiges l'hiver, de forêts austères et pauvres l'été, dix-huit mois durant, sans une seule journée d'absence, s'il vous est arrivé de défaire la bande d'expédition d'un journal vieux d'une semaine, le cœur battant comme un amant heureux décachant une enveloppe bleu ciel, ou encore d'aller, pour un accouchement, parcourir dix-huit verstes dans un traîneau attelé en file, alors il est à présumer que vous me comprendrez.

La lampe à pétrole, c'est tout à fait charmant, mais moi j'en tiens pour l'électricité !

Et voici que je les ai revues enfin, ces fascinantes ampoules électriques ! La rue principale de la petite ville, bien aplanie par les traîneaux des paysans, rue où pendaient, enchantant les regards, une enseigne avec des bottes, un bretzel doré, des drapeaux rouges, l'image d'un jeune homme aux petits yeux insolents de cochon

région de Smolensk, puis muté en septembre 1917 dans la petite ville de Viazma.

et à la coiffure absolument dénuée de naturel qui indiquait que derrière la porte vitrée se trouvait le Basile local qui, pour 30 kopecks, entreprenait de vous raser à toute heure¹, exception faite des jours fériés, dont mon pays natal n'est point avare.

C'est encore avec un frisson que je me rappelle les serviettes de Basile, ces serviettes qui me faisaient immanquablement voir en esprit la page de ce manuel allemand de dermatologie qui représentait avec une évidence convaincante un chancre induré au menton d'un quidam.

Mais même ces serviettes n'arriveront pas à assombrir mes souvenirs !

Un milicien en chair et en os se tenait au carrefour, une vitrine empoussiérée laissait vaguement apercevoir des plaques de tôle portant en rangs serrés des gâteaux nappés d'une crème roussâtre, la place était jonchée de foin, cela allait et venait

1. Basile, et non Figaro comme on pourrait s'y attendre, car c'est sous cette enseigne qu'officiait l'un des coiffeurs les plus courus de Moscou.

et roulait et bavardait, un kiosque vendait des journaux moscovites de la veille qui contenaient des nouvelles sensationnelles, à peu de distance de là les trains de Moscou lançaient des appels de sifflet. Bref, c'était la civilisation, Babylone, la perspective Nevski.

L'hôpital, ce n'est même pas la peine d'en parler. Il avait un service de chirurgie, un de médecine interne, un de maladies infectieuses, un d'obstétrique. Il avait une salle d'opération, avec un autoclave étincelant, des robinets aux reflets argentés, des tables articulées pleines d'astucieuses pattes, d'engrenages, de vis. Il avait un médecin-chef et trois attachés de consultation (sans me compter), des auxiliaires, des sages-femmes, des gardes-malades, une pharmacie et un laboratoire. Un laboratoire, pensez donc ! Avec un microscope Zeiss et un superbe stock de colorants.

J'étais pris de tremblements, de frissons sous le poids de ces impressions. Il s'écoula pas mal de temps avant que je m'habitue à voir, par les crépuscules de décembre, l'étage unique des pavillons de l'hôpital

s'emplir, comme à quelque commandement, de lumière électrique.

Elle m'aveuglait. Dans les baignoires, l'eau tourbillonnait et grondait, et des thermomètres de bois crasseux y plongeaient pour refaire surface. Le service des maladies infantiles résonnait toute la journée de gémissements, de petits pleurs plaintifs, de gargouillis enroués...

Les gardes-malades couraient et virevoltaient en tous sens...

Mon esprit s'était déchargé d'un lourd fardeau. Je ne portais plus sur mes épaules la responsabilité fatale de tout ce qui pouvait se produire dans le monde. Je n'étais pas comptable d'une hernie étranglée, je ne tressaillais plus lorsque arrivait un traîneau amenant une femme avec un fœtus en position transversale, je n'étais pas concerné par les pleurésies purulentes à opérer¹... Pour la première fois, je me sentais être un homme dont la responsabilité

1. Réminiscences d'expériences vécues dont la plupart ont été développées par Boulgakov dans ses *Carnets d'un jeune médecin* (Gallimard, Folio Bilingue n° 175, 2012).

était délimitée par un certain cadre. Un accouchement ? Mais comment donc : vous voyez ce petit pavillon, et la fenêtre du bout, là-bas, avec un rideau de gaze blanche ? Vous y trouverez le médecin accoucheur, un gros homme sympathique avec une petite moustache rousse, un peu dégarni. C'est son travail à lui. Allons, le traîneau, on se tourne vers la fenêtre au rideau ! Une fracture compliquée, c'est pour le chirurgien en chef. Une pneumonie ? Allez en médecine interne voir Pavel Vladimirovitch.

Ô l'imposante machine qu'un grand hôpital au fonctionnement bien rodé, comme baignant dans l'huile ! Tel un nouveau boulon à son emplacement fixé d'avance, je m'insérai moi aussi dans ce mécanisme en prenant le service de pédiatrie. Et la diphtérie et la scarlatine m'engloutirent et me prirent mes journées. Mais seulement mes journées. Je me mis à dormir la nuit, n'entendant plus sous mes fenêtres ces sinistres coups nocturnes à la porte qui pouvaient m'obliger à me lever et m'emporter dans le noir vers le danger,

vers l'inéluctable. Je me mis, le soir, à lire (des choses sur la diphtérie et la scarlatine, bien sûr, au premier chef, et ensuite, allez savoir pourquoi, avec un curieux intérêt, du Fenimore Cooper) et à apprécier pleinement la lampe au-dessus de ma table, les petits charbons grisonnants dans la coupelle du samovar, le thé qui refroidissait, et le sommeil après dix-huit mois d'insomnie...

C'est ainsi que je fus heureux en l'an 17, l'hiver, après m'être fait muter d'un secteur perdu, battu par les tempêtes, au chef-lieu du district.

II

Un mois passa à toute allure, puis un autre, un troisième, l'année 17 s'enfuit, et février 18 arriva à tire-d'aile. Je m'étais habitué à ma nouvelle situation et j'oubliais peu à peu mon lointain secteur. Effacées de ma mémoire, la lampe verte avec son chuintement de pétrole, la solitude, les congères... L'ingrat ! J'avais oublié le poste de combat où, seul, sans aucun soutien, je luttais contre les maladies, me tirant par mes propres forces, tel le héros de Fenimore Cooper, des situations les plus abracadabrantes.

De temps à autre, il est vrai, lorsque je me mettais au lit avec l'agréable perspective de m'endormir tout de suite, quelques bribes traversaient ma conscience déjà

embrumée. Une petite lumière verte, une lanterne vacillante... le crissement d'un traîneau... un bref gémissement, puis les ténèbres, le sourd mugissement de la tempête dans les champs... Ensuite tout cela boulait sur le flanc et sombrait...

« J'aimerais bien voir qui est à ma place à présent... Il y a bien quelqu'un qui s'y colle... Un jeune médecin dans mon genre... allons, moi j'ai déjà donné. Février, mars, avril... disons encore mai et j'aurai fait mon temps. Donc, fin mai, je quitte cette cité étincelante et je rentre à Moscou. Et si la révolution me prend sur son aile, il faudra sans doute aller à droite, à gauche... mais en tout cas, mon secteur, je ne le reverrai plus de ma vie... Plus jamais... La capitale... Une clinique... Le bitume, les lumières... »

Ainsi pensais-je.

« ... C'est quand même une bonne chose d'avoir été médecin de campagne... Je suis devenu intrépide... Je ne crains plus rien... Que n'ai-je pas eu à soigner ?! Je me le demande, hein ?... Des maladies psychia-

triques, je n'en ai pas eu... C'est que... pourtant non, permettez... Et quand l'agronome s'est saoulé à mort... Et que je l'ai soigné, pas bien brillamment d'ailleurs... Le delirium tremens... Ce n'est pas psychiatrique, peut-être ? Il faudrait que je lise un peu de psychiatrie... Bah ! allons... Plus tard, un de ces jours, à Moscou... Pour le moment, d'abord les maladies infantiles... et encore les maladies infantiles... surtout cette satanée posologie pour les enfants... Quelle barbe... Si j'ai un enfant de dix ans, je peux lui donner combien de pyramidon¹, disons, à chaque prise ? 0,1 ou 0,15 ?... Sais plus. Et s'il a trois ans ?... Les maladies infantiles... et rien d'autre... assez d'aléas ahurissants comme ça ! Adieu, mon hôpital !... Pourquoi donc me vient-il en tête avec tant d'insistance ce soir ?... La lumière verte... J'en ai pourtant fini avec lui pour toujours... Allons, suffit... Dormons... »

1. Succédané de l'antipyrine qui était largement employé comme antithermique et analgésique.

« Vous avez une lettre. Apportée par quelqu'un de passage.

— Donnez donc. »

La garde-malade se tenait dans mon entrée. Elle avait un manteau au col râpé, passé par-dessus une blouse blanche marquée à son nom. Sur l'enveloppe bleue bon marché, de la neige fondait.

« C'est vous qui êtes de permanence aux admissions aujourd'hui ? demandai-je en bâillant.

— Oui.

— Il n'y a personne ?

— Non, c'est vide.

— Chi... » (l'envie de bâiller me déformait la bouche et rendait mon élocution relâchée), « chi on m'amène quelqu'un, venez me le faire chavoir... Je vais me coucher...

— Entendu. Je peux disposer ?

— Oui, oui, faites. »

Elle ressortit. La porte grinça, je regagnai ma chambre en traînant des pieds, bousillant l'enveloppe que j'ouvrais de travers avec les doigts.

Elle renfermait un imprimé allongé,

froissé, avec le cachet bleu de mon secteur, de mon hôpital... Cet imprimé inoubliable...

J'eus un sourire.

« Ah çà... toute la soirée, j'ai pensé à mon hôpital, et le voilà qui vient se manifester... C'est de la prémonition... »

Sous l'en-tête, une ordonnance était griffonnée au crayon à encre. Des mots latins, illisibles, biffés...

« Je n'y comprends rien... Quel fouillis... » marmonnai-je, et mon regard se fixa sur le mot *morphini*... « Qu'est-ce qu'elle peut bien avoir d'étonnant, cette ordonnance ?... Ah ! oui !... en dilution à quatre pour cent ! Qui donc prescrit de la morphine en dilution à quatre pour cent ?... Pour quoi faire ?! »

Je retournai le feuillet et l'envie de bâiller me passa. Au verso figurait ceci, à l'encre, d'une écriture molle et espacée :

Le 11 février 1918.

Cher confrère,

Pardonnez-moi de vous écrire sur ce chiffon :

je n'ai pas de papier sous la main. Je suis très gravement atteint, d'un mal pernicieux. Je n'ai personne pour m'aider et ne recherche d'ailleurs l'aide de personne, sinon la vôtre.

Voici plus d'un mois que j'occupe votre ancien secteur, vous sachant en ville, relativement près.

Au nom de notre amitié et de nos années d'études, je vous demande de venir me voir au plus vite. Ne serait-ce qu'une journée. Ou une heure. Si vous me dites que mon cas est désespéré, je vous croirai... Mais peut-être y a-t-il une issue?... Oui, peut-être qu'il y en a encore une?... Qu'un espoir se fera jour pour moi ? Je vous en prie, ne faites part à personne de la teneur de cette lettre.

« Maria ! Rendez-vous tout de suite aux admissions et faites-moi venir la garde-malade de service... comment s'appelle-t-elle encore ?... Je ne sais plus... Enfin, la fille de garde qui vient de m'apporter cette lettre. Dépêchez-vous !

— T'suite. »

Quelques minutes plus tard, la garde-malade était devant moi, et la neige fon-

dait sur la peau de chat dégarnie qui lui tenait lieu de col.

« Qui a apporté ça ?

— J'en sais rien, moi. Un barbu. Un type d'une coopérative. L'a dit qu'il venait en ville.

— Hum... c'est bon, allez. Non, attendez. Je vais faire un mot au médecin-chef, vous voudrez bien le lui remettre et m'apporter sa réponse.

— Entendu. »

Mon message au médecin-chef :

Le 13 février 1918.

Cher Pavel Illarionovitch, je reçois à l'instant une lettre de mon camarade de faculté le docteur Poliakov. Il occupe mon ancien poste de Gorelovo, totalement isolé. Il est tombé malade, c'est apparemment grave. J'estime que je me dois d'aller le voir. Avec votre permission, je confierai demain le service pour une journée au docteur Rodovitch afin d'aller voir Poliakov. Il est tout à fait désespéré.

Avec mes respects,

DR BOMGARD.